

1810-1895 L'entrée des femmes dans l'arène sportive

Gilles Janson

Numéro 113, printemps 2013

Aspects inédits du sport au Québec

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68940ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Janson, G. (2013). 1810-1895 : l'entrée des femmes dans l'arène sportive. *Cap-aux-Diamants*, (113), 11–16.



Rameuses lors de régates. (*L'Opinion publique*, 5 septembre 1878, p. 430.)

1810-1895

L'ENTRÉE DES FEMMES DANS L'ARÈNE SPORTIVE

par Gilles Janson

De 1810 à 1895, le sport chez les femmes demeure un phénomène plutôt marginal. Fondamentalement, c'est un monde d'hommes, une culture avant tout masculine où l'on montre sa force, son habileté, son endurance, son courage, sa loyauté. L'homme acquiert dans l'arène sportive les qualités nécessaires pour les combats qu'il doit mener dans la vie publique. Généralement, la femme, confinée à la sphère privée, s'occupe d'élever ses enfants et a le souci d'être une bonne épouse. Elle rend son foyer agréable pour un mari fatigué par une dure journée de travail. Selon les conceptions de l'époque, sa physiologie

en fait un être faible, peu compétitif et ses émotions l'emportent souvent sur sa raison. Les vêtements lourds et encombrants que portent les bourgeoises ne favorisent pas les exploits sportifs. Avant 1900, la petite minorité de femmes qui s'adonne à la pratique sportive provient, très majoritairement, des classes bourgeoises anglophones.

DES SPECTATRICES

Le 11 août 1840, *The Gazette* de Montréal relie, d'une façon plus ou moins directe, les femmes au monde du sport. Il s'agit d'une publicité d'un certain M. Bishop, de Montréal, qui donne des leçons d'équitation aux jeunes « *ladies and*

gentlemen ». Vers la même époque s'ouvrent également des académies de danse, très fréquentées durant tout le XIX^e siècle par les classes bourgeoises, et surtout par les femmes. Ces académies, en plus des cours de danse, offrent des leçons de maintien et des exercices callisthéniques. Il s'agit d'une gymnastique aux mouvements simples, sans l'utilisation d'appareils et s'adressant surtout aux jeunes filles et aux femmes. Ainsi, à l'été de 1843, M^{me} Charles Hill, de Montréal, professeure de danse et de « *calisthenic exercises* », ouvre une académie à l'angle des rues Notre-Dame et Saint-Gabriel. Elle assure que ces exercices sont faciles, gracieux et recom-

mandés par les meilleurs médecins, car ils donnent de l'énergie, développent la cage thoracique et améliorent la santé. En novembre 1863, son école a toujours pignon sur rue. Mais les femmes jouent surtout le rôle de spectatrices pendant les compétitions sportives... De 1843 à 1895, lors des courses en raquettes organisées par les différents clubs, c'est comme spectatrices, souvent avec beaucoup d'enthousiasme, que les femmes participent à ces compétitions. Parmi les très nombreux événements sportifs qu'elles fréquentent, on relève, entre autres, leur présence, dès l'été de 1840, aux courses

sur la piste de la rivière Saint-Pierre. On les voit dans les salles d'armes applaudir aux joutes d'escrime. En octobre 1854, à Beauharnois, elles sont bien représentées parmi les 4 000 spectateurs qui assistent à une partie de crosse entre deux équipes d'Amérindiens. Quelques mois plus tard, on ouvre même un chemin pour qu'elles puissent se rendre avec leurs attelages sur la glace du fleuve, en face de Montréal, assister à une partie de curling. Au mois d'août 1880, lors d'une partie de crosse entre les clubs de Montréal (Shamrock) et Toronto, un tiers des 5 000 spectateurs sont des spectatrices. Dans les années 1884-1885, les nombreuses régates et les danses organisées par les clubs nautiques attirent un fort contingent de dames et de jeunes filles.

Les excursions préparées par différents clubs sportifs ne font pas exception à la règle. En effet, lorsque, en 1878, le Longueuil Cricket Club retient les services du vapeur *Le Cultivateur* pour aller jouer une partie à Trois-Rivières, un grand nombre de femmes montent à bord. Cette présence féminine à différentes compétitions sportives a des effets non seulement

sur les athlètes, mais également sur l'assistance. Leurs encouragements et leur admiration stimulent l'ardeur des concurrents, les poussent à donner le meilleur d'eux-mêmes. Souvent, des dames épinglent les médailles sur la poitrine des vainqueurs. Dans les estrades, les femmes ajoutent un air de respectabilité. Elles atténuent, croit-on, la vulgarité, elles préviennent les débordements et, effet non négli-

geable lorsque les spectacles sportifs deviennent payants, au début des années 1860, elles attirent les hommes sur les terrains de sport. Il n'est donc pas surprenant qu'on fasse des efforts pour les inciter à venir. Des estrades sont parfois spécialement construites pour elles. Ou, si ces installations existent déjà, les meilleures places leur sont réservées. On s'inquiète aussi de leur confort. Ainsi, en mars 1875, lors de courses de chevaux au parc Decker, au Mile-End, on déneige soigneusement la grande estrade qui doit les accueillir et on étend de la paille à leurs pieds pour les protéger de l'humidité. Dans la majorité des cas, elles sont admises gratuitement aux événements sportifs.

DES SPORTIVES

Quelques femmes s'intègrent, graduellement, aux activités sportives. Au début des années 1810, Anne Prevost, fille du gouverneur George Prevost, pratique l'équitation. En 1841, Charles Caleb Ward peint une randonnée de raquetteuses autour du Mont-Royal. En février 1850, des Amérindiennes s'adonnent à une course en raquettes sur la piste de la rivière Saint-Pierre. On les verra participer à des courses en canot et aux régates de Lachine en 1869. L'historienne Ann Hall, dans son livre *The Girl and the Game, a History of Women's Sport in Canada*, nous apprend la fondation, en 1858, à Montréal, du premier club sportif pour dames au Canada, le Montreal Ladies Archery Club, qui avait son propre terrain de pratique rue Sainte-Catherine, tenait des assemblées régulières et organisait des compétitions où des prix étaient attribués. En 1861, le club de raquettes Ladies' Prince of Wales Club of Montreal, est fondé. En 1859, à Québec, rue Sainte-Ursule, le professeur Dearnally donne des leçons d'escrime aux jeunes femmes. Vers la même époque, l'ouver-



Joueuse de crosse plutôt fantaisiste. Elle ressemble plus à une danseuse de théâtre burlesque qu'à une joueuse de crosse. (Bibliothèque et Archives Canada, fonds de la Montreal Amateur Athletic Association, MG28 I351, vol. 16, Scrapbook 2, 217).

ture de patinoires popularise ce sport. La première patinoire couverte au Canada est aménagée à Québec, vers 1851-1852. On y dispute bientôt un tournoi pour identifier la meilleure patineuse du Québec. Jessie Brown remporte la palme lors d'une performance qualifiée de la plus excitante de la soirée. Le Victoria Skating Rink, le plus luxueux, rassemble de nombreuses patineuses montréalaises. Au début des années 1870 débute des tournois de « patinage de fantaisie » pour jeunes femmes, sous le patronage du gouverneur général. Dans les années 1860 naissent des écoles d'équitation pour « *ladies and gentlemen* ». Le 27 mars 1866, *La Minerve* annonce la création d'un Jockey club pour femmes. « Encore un progrès! », ironise ce journal. Des dames du très sélect Montreal Hunt Club accompagnent les hommes à la chasse au renard. Quelques années auparavant naissent des gymnases. Celui fondé en 1860 par Frederick Samuel Barnjum ouvre, en 1867, des classes pour jeunes femmes et jeunes filles, qui joueront un rôle très important dans l'éducation physique féminine. Ces classes sont suivies et parrainées par l'élite de la société anglophone de Montréal. Après le décès de Barnjum, en 1888, sa sœur Helene continuera son œuvre pendant plusieurs années. En 1869 apparaît une nouveauté dans la métropole : des vélocipédistes féminins. Avec la mise au point de la bicyclette « moderne », dans les années 1880, roues égales, chaînes, pneus gonflables, le cyclisme jouira d'un véritable engouement tant chez les hommes que chez les femmes. Sa pratique modifiera le costume féminin avec l'adoption du pantalon et l'abandon, pour certaines, du corset, non sans provoquer débats et sarcasmes. En mars 1895, des Montréalaises fondent le City Cycling Tour. Au conseil d'administration siège une majorité de femmes. Mais les préjugés demeurent tenaces, car la même année, un député de l'Assemblée législative trouve ridicule de voir « des femmes en



M^{me} Julien Martineau, née Joséphine Dompierre, « la mère » du club de crosse Le National, ancêtre de la Palestre nationale. (*La Presse*, 2 juin 1897, p. 2).

bicycles ». En 1869, certains se demandent pourquoi exclure les femmes des lieux de baignade et réclament que des « bains » leur soient réservés. Lorsque le Club de natation de Montréal est créé à l'île Sainte-Hélène, en 1876, le sujet revient sur le tapis. En août 1880, l'administrateur du Club, Napoléon Labranche, ne voit pas quelles raisons empêcheraient les femmes d'apprendre à nager. Au printemps 1881, un groupe de dames appuie cette idée et exige des aménagements au « bain » de l'île Sainte-Hélène qui répondraient à leurs

besoins. Les coûts estimés, 3 000 \$ à 4 000 \$, freinent les ardeurs des administrateurs. Finalement, en juillet 1882, une résolution du conseil d'administration permet l'usage du « bain » aux dames deux avant-midi par semaine et laisse entre les mains d'un comité féminin le soin de faire les arrangements nécessaires. À la fin des années 1870 apparaît, au Québec, le tennis. Des bourgeoises anglophones en deviennent rapidement de ferventes adeptes. Les femmes sont même admises comme membres du Montreal Lawn Tennis Club, phéno-



Patinage au Victoria Skating Rink, Montréal. (*L'Opinion publique*, 20 février 1873, p. 89.)

mène plutôt rare à l'époque où elles sont généralement invitées par les hommes à participer aux activités sportives d'un club. Contrairement à la pratique habituelle, leur implication n'est pas limitée à quelques parties périphériques en marge d'un tournoi, mais intégrée au programme principal. Il en est ainsi lors d'un tournoi au Racquet Club d'Ottawa où des jeunes femmes de Montréal, de Québec et d'Ottawa jouent devant le gouverneur général qui remet aux gagnantes les prix remportés. Des tournois ont lieu régulièrement entre des joueuses de Montréal et de Québec. De 1850 à 1880, les clubs de raquettes poussent comme des champignons. Fréquemment, les femmes participent aux randonnées avec les hommes. En novembre 1881, on assiste, à Pointe-

Saint-Charles, à la création d'un club par des femmes, le Minnehaha Showshoe Club. La frénésie du *tobogganning*, à la fin des années 1870 et au début des années 1880, ne laisse pas les femmes indifférentes. Elles sont nombreuses à descendre les pentes naturelles ou artificielles aménagées à Montréal, Québec et dans plusieurs villages. Cet engouement provoque la réaction d'Édouard-Charles Fabre, archevêque de Montréal. Le dimanche 15 février 1885, tous les curés de la métropole et de la banlieue dénoncent en termes énergiques « ces glissades qui, à cause de la position qu'elles exigent sur le traîneau [la femme entre les cuisses de l'homme ou l'inverse] et des chutes plus au moins volontaires qu'elles occasionnent [où les corps s'émoussent] est loin d'être convenable pour

une jeune fille ». Le 26 décembre, dans une lettre circulaire, M^{gr} Fabre revient sur cette « fureur » nouvelle qui menace la vertu des jeunes filles et des jeunes femmes. Un policier ajoute que les glissoires sont même des lieux de prostitution et que le costume des raquetteuses est devenu celui des prostituées! Une autre pratique touche le Canada et les États-Unis et se propage au Québec : les marches de longue distance pour femme. Le 31 janvier 1879, *The Gazette* publie le défi de L. A. Warren, dix-huit ans, originaire de Philadelphie, lancé à toutes les femmes de Montréal pour une marche de 100 milles (160 km). Le 22 février, cette jeune femme rencontre la Montréalaise Jessie Anderson au Perry's Hall, rue Craig (maintenant rue Saint-Antoine), dans une marche de 25 milles

(40 km). M^{me} Anderson, aussi connue sous le nom de Morahan, participera à plusieurs marches de longue distance à Montréal et aux États-Unis. Cette pratique se poursuit pendant quelques années. Elle ne suscite pas cette fois la réprobation de l'Église, mais plutôt celle des médecins et des fonctionnaires municipaux. Ainsi, après la marche de 385 milles (616 km) de Jessie Anderson, à Chicago, un commissaire à la santé de la ville, à la suite de plaintes, enquête sur l'état de la marcheuse. Il conclut qu'elle n'a pas vraiment souffert. Mais les plaintes contre ce genre de spectacle se multiplient. Certains affirment que la pauvreté force ces femmes qui, pour gagner leur vie, marchent mille après mille, jour après jour, mal nourries, sans soin ni entraînement suffisants. La Philadelphia County Medical Society condamne ces spectacles qui, sous prétexte de culture physique, infligent aux femmes des tortures pires que celles de l'Inquisition. Peu à peu, les marcheuses disparaissent de l'actualité sportive. Ajoutons que les femmes pratiquent aussi pendant les années 1870-1895, le patin à roulettes, le croquet, le golf, les quilles mais, sauf exception, elles sont exclues des sports « virils » comme la boxe, la crosse, le football, le hockey. Concernant ce dernier sport, ajoutons que l'une des premières parties d'équipes féminines a lieu au Rideau Skating Rink d'Ottawa, le 9 mars 1889. Mais il faudra attendre la Première Guerre mondiale pour voir des ligues de hockey féminin attirer les foules avec des vedettes comme Albertine Lapensée et Agnès Vauthier. De plus, la très grande majorité des associations ou clubs sportifs sont créés et administrés par des hommes et seuls ces derniers peuvent généralement en devenir membres.

DES CANADIENNES FRANÇAISES

Seules quelques Canadiennes françaises s'illustrent dans le monde du sport. Ainsi, le 3 mars 1879, un correspondant de *The Gazette*, à Chicago, parle d'une « *little French Canadian woman* » de Montréal,

nommée Lachapelle qui vient d'accomplir tout un exploit comme marcheuse. Elle a parcouru 3 000 quarts de mille (0,4 km) en 3 000 quarts d'heure. Elle était, dit-on, dans une forme remarquable après cette action d'éclat. Quelques semaines plus tard, dix-huit « amazones » participent à une marche de six jours. On remarque parmi elles « M^{me} Lachapelle qui paraît douée d'une vigueur réelle, M^{me} [Bessie] Kohn possédant quelques-unes des qualités nécessaires [...] enfin M^{me} [Bella] Kilburn ». Après cinq jours, le journaliste de *La Patrie* croit que seule M^{me} Lachapelle, qui maintient une avance de 10 milles (16 km) sur les onze concurrentes restantes, terminera la marche. Avec la création des

clubs de raquettes, Le Canadien en 1878 et Le Trappeur en 1884, des femmes accompagnent les hommes lors de randonnées et participent à des courses. En février 1884, Estelle Laviolette dirige des classes de culture physique au gymnase de Barnjum. Des Canadiennes françaises prennent part aux régates. Par exemple, au mois d'août 1884, on peut les voir comme rameuses aux régates de Beloeil, de Saint-Hyacinthe et de Sainte-Rose. Un cas surprenant, M^{me} Julienne Martineau, née Joséphine Dompierre, est à l'origine de la fondation de la Palestre nationale. En effet, cette enthousiaste du jeu de crosse préside aux destinées du club Le National, en 1891-1892, ancêtre de la Palestre natio-



Bicyclette tandem (homme et femme). (Musée McCord, collection Notman, 1896).



Louise Armaindo, née Louise ou Aloise Brisebois, à Saint-Clet. (*The National Police Gazette* (New York), 10 mai 1884).

des États-Unis et du Québec dans les années 1882-1885. Au mois d'avril 1882, les Montréalais peuvent admirer les performances de cette « *champion Lady Bicyclist of the world* » au Cristal Rink, à l'angle des rues Guy et Dorchester. Dans une course de 100 milles (160 km), elle triomphe des cyclistes F. S. Rollinson, champion d'Amérique et T. W. Eck. Terminons avec la longue chronique de Françoise (Robertine Barry), première journaliste à décrire un événement sportif, soit la partie de crosse du 15 octobre 1892, entre le Shamrock et les Capitals d'Ottawa, qui réunit une immense foule de plus de 15 000 spectateurs. « Jamais, dit-elle, je n'ai vu d'animation, de mouvement, d'enthousiasme ordinaire, c'était du délire. Chacun semblait littéralement hors de soi et les applaudissements, les cris, les hourras assourdissaient les airs. » De 1840 à 1895, des femmes athlètes préparent, non sans débats, le terrain à un changement des mentalités. Les années suivantes, elles seront de plus en plus nombreuses dans l'arène sportive non seulement comme concurrentes, mais comme fondatrices et administratrices d'organisations sportives. La Première Guerre mondiale viendra accélérer cette transformation. ■

Gilles Janson est historien du sport.

nale. Un autre exemple étonnant, la cycliste, marcheuse et adepte des poids et haltères Louise Armaindo, née Brise-

bois, vers 1861, à Saint-Clet, comté de Vaudreuil-Soulanges, qui apparaît régulièrement dans les chroniques sportives



Vous à vivre
l'histoire
êtes sportive
INVITÉ au présent

SPORT
et Société

L'histoire s'écrit au présent

sportetsociete.com